

Donc, le 2 janvier; je fais l'ordination de mes deux prêtres, à cinq heures du matin, pour ne point retarder le départ. Mais on eut beau faire diligence... affaire de placer ces femmes, ces enfants de tout âge, ces hommes, les uns malades, les autres convalescents; chacun d'eux aurait bien voulu emporter son petit bagage; impossible: les bateaux ne pouvaient tout contenir... Enfin une demi-heure après midi, tout est prêt, chacun prend la place qui lui est assignée dans l'un des trois bateaux, et nous voguons à force de rames vers la mer. Le temps est passablement beau, ensuite sec et froid. Plusieurs captifs mal vêtus souffrent beaucoup; chacun se met à contribution pour couvrir les veuves et les orphelins. Vers trois heures, nous sommes à la mission protestante, après avoir sauté les Dalles sans aucun danger. En arrivant à cette mission, il nous fut facile de voir que les nouvelles de l'arrivée des Américains aux Dalles étaient fondées.

M. Ogden et moi, nous primes la liberté de faire remarquer à quelques officiers l'imprudencia de cette précipitation; mais on me répondit que l'on était venu pour protéger la mission, et que l'on devait y attendre des ordres avant de partir. Mais, d'un autre côté, M. Ogden entendit M. Spalding dire au Capitaine: "Hâtez-vous de monter, pour surprendre les Sauvages et sauver les animaux de la mission." J'eus le plaisir de rencontrer M. Megone, qui avait été le Capitaine de notre compagnie, durant une bonne partie de notre voyage dans les prairies. Il est Lieutenant dans l'armée. Il me dit avec sincérité: "Nous avons été bien inquiets pour vous; nous nous craint pour votre vie de la part des Sauvages."

Le 7, après avoir fait le portage des Cascades, nous allâmes camper près du Cap Horn. Depuis Walla-Walla jusqu'à la mission, on ne voit qu'un pays aride; il n'y a pas même de bois pour les plus pressants besoins. A la mission, l'on commença à voir des arbres sur les montagnes; et de ce lieu à Vancouver, le voyageur peut se réchauffer aisément en faisant autant de feu qu'il lui plaît devant sa tente, [même dans le mois de janvier]. En quittant les montagnes des Cascades, on voit de distance en distance des endroits propres à la culture: plusieurs Américains y sont établis. En somme je vous avoue qu'il n'est pas aussi pénible de coucher sous la tente, même en hiver; qu'on se le figure en Canada. Il est vrai que le froid par ici ne monte pas à 25° de Réaumur. C'est différent dans la Calédonie où le R. P. Noble fait des missions. Là on ne couche pas sous la tente en hiver; mais dans des trous que l'on creuse dans la neige; on allume un grand feu, et l'on prend son repos.

J'eus le plaisir de rencontrer à Vancouver Mgr. Demers, qui avait reçu la consécration le jour de St. André. Nous passâmes ensemble le dimanche dans l'octave.

Le lundi, les captifs s'embarquèrent dans deux bateaux pour aller à Oregon City, que l'on nomme plus souvent la Chute. Les deux Evêques y prirent leurs places, avec le R. P. Richard et M. Rousseau. Il fallut deux jours pour se rendre, par un temps pluvieux et orageux. Avant d'arriver à Portland, nous apercevons, sur les bords de la rivière Wallamet, des rassemblements d'hommes. On nous dit que ce sont des volontaires qui se préparent à monter à Walla Walla pour venger les meurtres. Le colonel Guillian vint à bord pour prendre des informations de M. Ogden. Il dit qu'il ne se laisserait pas surprendre par les sauvages; il fit entendre qu'il avait intention de repousser les sauvages jusqu'au delà des montagnes rocheuses.

En arrivant à Oregon City, M. Ogden qui mérite toute sorte d'éloges pour les attentions qu'il a toujours eues pour tous les voyageurs et surtout pour les captifs, présenta tous les documents capables d'éclairer le public sur ce qui s'était passé, pour qu'ils fussent publiés. Je l'avais prié de présenter ma lettre au Gouverneur, et lui avais remis la lettre du R. M. Spalding. On fit d'abord quelque difficulté pour publier les documents, on voulait en retrancher quelque chose; mais à la fin, on vit qu'il serait odieux de le faire, et on les publia tels qu'ils étaient. Le vendredi 14 janvier, je m'embarquai avec Mgr. Demers dans le bateau de la mission, qui se trouvait à Oregon City. Le 15, un peu après le coucher du soleil, je pouvais donner le baiser de paix à Mgr. l'Archevêque, qui ne m'attendait pas, et qui était inquiet. Depuis mon arrivée, l'on a continué les préparatifs de guerre.

Voilà où en sont nos affaires. Je ne puis pas perdre grand chose dans cette guerre, si elle continue, parce que je n'ai pas encore de maison qui m'appartienne; mais mes bêtes à cornes au nombre de 25; mes chevaux au nombre de cinq à six pourraient être détruits. Ce qu'il a de plus triste, c'est que l'établissement va être retardé. Pour Mr. Brouillet et M. Leclair que j'ai laissés à Ste. Anne, je ne pense pas qu'ils soient maltraités par les Américains. — Pour moi, quand pourrais-je retourner dans mon diocèse? Je l'ignore. — Aussitôt que la Providence m'en donnera la facilité, je l'aurais bien volontiers. Allons, priez toujours pour les missionnaires voyageurs ou stationnaires. Ne révez pas; de nous recommander au Saint et Immaculé Cœur de Marie.

Adieu. AUC. MAG. AL. Ev. de Walla Walla, etc.

Pour compléter ces détails sur l'Oregon, il reste maintenant à parler des missions etc. Voici comme M. J. B. Brouillet, Vic; gén: parle de l'état des missions chez les sauvages, avant et depuis l'arrivée de l'évêque et de ses collaborateurs, au mois d'octobre dernier.

La mission du docteur Whitman à Wailatona, chez les Cayouses, et celle de M. Spalding à Clear-Water chez les Nez-péroés, ont été établies dans l'automne de 1836. Les deux premières années de leur existence furent remarquables par un élan d'enthousiasme extraordinaire; mais en 1839 M. Spalding avec lui-même que l'intérêt de la nouveauté commença à disparaître et que l'enthousiasme diminua en proportion. L'enthousiasme a fini par tomber complètement, pendant les années suivantes; si bien que son école, comme il me l'a dit lui-même, après avoir compté au-delà de 200 enfants, a dû être fermée, parceque personne n'y voulait envoyer d'enfants. Pendant les onze années qu'il a résidé chez les Nez-péroés il m'a dit avoir baptisé 21 adultes, c'est à dire qu'il a pu préparer. Le docteur Whitman n'a pas baptisé une seule personne; il n'aurait pas la nécessité du baptême. Ils ont montré aux sauvages à cultiver un peu et leur ont donné le goût d'élever des animaux. Sous ce rapport, ils leur ont été utiles. Quant au degré de civilisation auquel les Ministres ont élevé ces Sauvages, l'événement du 29 novembre peut en faire juger.

Pour le plaisir du contraste, voyons maintenant ce qu'un missionnaire catholique a pu faire dans l'espace de quelques semaines seulement.

Je n'ai eu qu'environ un mois, dit M. Brouillet, pour me livrer aux travaux de ma mission. Le reste du temps que j'y suis demeuré, les esprits étaient tellement troublés par les rumeurs de guerre, qu'il était impossible d'y rien faire. J'ai pu cependant montrer les prières dans leur langue, à un bon nombre; 40 à 50 au moins savaient le signe de croix, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole, les dix commandemens de Dieu les actes de foi, d'espérance et de charité, avec une notion des principaux mystères et l'explication d'une partie du syn-

bole et quelques cantiques. J'en ai baptisé une cinquantaine, tant d'enfants que d'adultes malades, et 8 adultes en santé. La veille de mon départ de la mission j'avais achevé de préparer de 12 à 15 autres adultes que je devais baptiser le lendemain; lorsqu'il me fallut déguerpir précipitamment, pendant la nuit: et il était temps; car un peu plus tard et je ne pouvais plus partir; et Dieu sait ce que je serais devenu.

Les Cayouses, jusqu'à l'événement du 29 novembre, avaient toujours passé pour les meilleurs sauvages des environs. Ils ont un certain air de civilisation que leur ont donné leurs rapports fréquents avec les blancs, ne sont nullement voleurs, sont fiers et orgueilleux, méprisent toutes les autres tribus sauvages auxquelles ils se regardent de beaucoup supérieurs et à qui ils ont de tout temps prétendu faire la loi. A les entendre, personne ne pouvait les vaincre. Ils sont riches: il y a des chefs qui ont plusieurs milliers de chevaux et des bêtes à cornes en bon nombre. S'ils avaient su tirer parti de ce qu'ils avaient, ils pouvaient vivre très-à l'aise. La polygamie existe chez quelques-uns d'entre eux, quoique chez le plus petit nombre. Un de ceux que j'ai baptisés avait deux femmes, et il s'est de lui-même décidé à en renvoyer une. Le grand obstacle au christianisme chez ces sauvages, ainsi que chez tous les autres de cette contrée, surtout chez les femmes, c'est la médecine. C'est une vieille superstition à laquelle ils sont habitués dès l'enfance, et dont il est très-difficile de les débarrasser.

Le pays des Cayouses est un beau pays: mais plus favorable au pâturage qu'à l'agriculture, à raison du terrain humide dont il se compose en grande partie et de l'absence totale de pluie, pendant l'été. On ne voit de bois que sur les rivrières. Le climat est charmant, un peu chaud pendant l'été, mais délicieux dans les autres saisons. Nous avons eu huit jours d'hiver proprement dit, avec un froid de 9 degrés de Réaumur, un seul matin, et 14 pouces de neige. Le 19 janvier à midi, le mercure monta à 82 degrés de Fahrenheit, au soleil. Peu de pluie, pendant l'hiver. Impossible de trouver un climat plus salubre.

La nation des Cayouses est peu nombreuse. M. Spalding me disait en faire monter le nombre à 1,000 ames; mais je crois qu'il en mettait beaucoup trop.

ERRATUM. — Au No 95, sous la date du 8 août, au lieu de l'armée de Walla Walla, lisez: l'armée de Wallamet.

TEMPÉRANCE.

La société de Tempérance continue ses pacifiques conquêtes au sein de nos campagnes, en attendant le jour désiré où elle viendra s'asseoir en reine, au milieu de notre belle capitale.

Dans les derniers jours de juillet, l'Echo des Campagnes nous apprenait que M. Chiniquin enlrait sept nouvelles paroisses, dans le comté de Berthier, formant le chiffre de 13,000 personnes, sous la bannière de la Tempérance. Et voilà que nos correspondants nous disent que la grande et importante paroisse de Sorel (toute entière, vient aussi de faire sur l'autel de la religion et de la patrie, le généreux sacrifice des boissons fortes: — pas moins de 4,300 personnes s'y sont enrôlées dans la grande armée de la tempérance; armée qui ne contient pas moins aujourd'hui de 100,000 braves et fidèles soldats. Parmi les traits honorables à la population de Sorel, nous ne citerons que le suivant pour n'être pas trop long.

Un journalier, depuis longtemps perdu par l'ivrognerie, refuse de se rendre à l'église le premier jour des exercices; il passe même la journée à boire: le lendemain, qui est dimanche, il continue à boire: mais cette fois là, pour punir sa femme qui se désolait, il la bat cruellement, se couche et s'endort. Le lendemain, il n'a rien de plus pressé que de courir à l'armoire et prendre son coup de matin: mais qu'elle n'est pas sa surprise et sa colère, en voyant que sa femme a cassé la bouteille et répandu la bière sur son lit. "Tu vas me le payer, avant que le jour soit fini, lui dit-il: tu ne perdras rien pour attendre; je vais me souler à l'auberge et tu peux t'attendre à être traitée, à mon retour, comme tu le mérites".

La pauvre femme n'a répondu que par les larmes dont elle inondait un enfant malade quelle pressait sur son sein desséché par les chagrins et les plus cruelles privations. Mais le Dieu des miséricordes avait fait descendre sa grâce toute puissante sur Sorel: tous jusqu'aux aubergistes, avaient le cœur brisé de douleur au souvenir des maux épouvantables et journaliers que la boisson avait causé à Sorel, comme partout le pays: tous, jusqu'aux aubergistes, étaient remplis d'une haine profonde contre ces détestables et sataniques breuvages. C'est donc en vain que notre ivrogne frappe à toutes les portes d'auberges: c'est en vain qu'il supplie pour qu'on lui donne un verre de boisson: l'argent qu'il montre ne tente plus personne: partout il reçoit un refus, partout il est repoussé avec mépris: partout on ne lui répond que par les citations des arguments qu'on vient d'entendre à l'église. Bref, notre homme, qui n'avait pas voulu entendre le prélicateur de la tempérance à l'église, est forcé d'entendre vingt sermons sur le même sujet, et cela dans les auberges et de la bouche même des aubergistes!

Déjà, il était deux heures de l'après-midi: honteux alors au souvenir de sa conduite dont on vient de lui montrer par toute l'indignité, l'esprit plein des grands devoirs de père, d'époux, de citoyen, de chrétien que la boisson seule lui a fait oublier, mais que ces anciens compagnons de débauche aujourd'hui régénérés par la tempérance, viennent de lui retracer avec une naïve et brûlante énergie, il retourne chez lui sans avoir pu obtenir d'autre chose à boire que de l'eau.

"Ma femme, dit-il, en rentrant chez lui, fais moi chauffer de l'eau." Quoique sa voix et ses manières fussent pleines de douceur et de convenance, la pauvre femme était tellement impressionnée par l'expressible angoisse qui avait pesé sur son cœur d'épouse et de mère tout l'avant-midi, quelle tremblait de tous ses membres en obéissant à son mari.

Cependant l'eau chaude lui est bientôt présentée: il se ruse, puis se fait apporter ses habits de fête. "Ma petite femme, dit-il, en faisant sa toilette, fais moi le plaisir de l'habiller dans ta plus belle toilette". "Et pourquoi donc, mon cher mari, ces habits de fête, dans un jour où j'ai tant pleuré avec mes enfants?"

Et, une heure après vous eussiez vu ce couple agouillé devant l'autel, le visage radieux de bonheur, au pied du ministre de J. C. promettre ensemble de ne jamais souiller leurs lèvres d'une seule goutte de boisson forte! Et le premier jour de paix, de prospérité de bonheur luisait pour cette famille qui n'avait jamais connu que les larmes, la honte, le vice et la misère.

Après un semblable trait, toute réflexion devient inutile; la tempérance montre par là, combien elle est propre à régénérer un pays, et à lui ouvrir une nouvelle ère de prospérité et de bonheur.

RIVIERE ROUGE.

On vient de recevoir, à l'évêché de Montréal, des lettres de la Rivière Rouge, en date du 13 juin. Les nouvelles de cette mission sont très favorables. Mgr. Provan cher venait de recevoir de Rome la Bulle qui érige en vicariat apostolique le territoire qu'il gouvernait depuis 26 ans, sous le titre d'évêché de Julopolis in partibus, et comme suffragant de l'Archevêque de Québec. Ce nouvel arrangement semble annoncer la formation, plus tard, d'une Province ecclésiastique pour ces vastes possessions de l'Hon. compagnie de la Baie d'Hudson. Le religion y est dans un état assez prospère: les missions tenues par les RR. PP. Oblats prennent de nouveaux développemens; la communauté des Sœurs Grises y rend de très grands services, tant pour l'instruction religieuse que pour le travail manuel de métiesses et de jeunes sauvages, ainsi que des enfants des familles canadiennes fixées à St. Boniface de la Rivière Rouge. Leur nouvelle maison vient de s'achever et ce nouveau logement leur permettra d'augmenter le nombre de leurs élèves, en même temps qu'elles pourront laisser à l'usage de l'évêque et de ses prêtres les appartemens dont le charitable Prélat s'était privé depuis leur arrivée. La nouvelle cathédrale se finira aussitôt. C'est un bâtiment en pierre et de grande dimension pour la localité. On est actuellement occupé à en couvrir le clocher, qui a été monté au commencement de juin.

Les mêmes lettres nous annoncent que M. Belcourt parti de Montréal le 14 avril dernier, était arrivé à son poste sur la Rivière Pembina le 3 du mois de juin, assez à temps pour semer, bâtir et faire tous les autres préparatifs nécessaires au soutien de sa mission, tout annonçant un bon avenir et déjà les sauvages des prairies voisines accouraient auprès du zélé missionnaire.

LE CANADIEN.

M. le rédacteur du Canadien, dans sa feuille du 9, nous accuse d'avoir reproduit de l'Ami de la Religion de Québec, un article relatif à l'allure du Saut à la Ruce et de n'avoir pas donné les autres articles du même journal, dans lequel ce journal disait rétracter une grande partie des faits avancés dans le premier. Nous répondons à notre confrère qu'il se trompe étrangement. Nous n'avons jamais reproduit l'article en question, et par là même la belle-lettre qu'il fait contre nous n'est pas justifiable. Il nous accuse particulièrement de malhonnêteté à ce sujet, et prend de la occasion de nous sermoner. Nous remercions bien notre confrère de ses sermons, mais lui recommandons de réfléchir à deux fois [à l'avenir] avant de les commencer; car sans cela, ils sont ridicules et ne peuvent s'appliquer qu'à leur auteur.

THE PEOPLE'S LIBRARY.

Pour que nos lecteurs puissent juger de cet ouvrage périodique, dont nous avons dit quelques mots dans notre feuille de mardi, nous en traduisons et extrayons les passages suivants:

"Abba est un mot syriaque qui signifie père, et dont on se servait comme d'un titre de respect et d'honneur; les esclaves ne devaient pas s'en servir, c'est ce qui nous fait comprendre St. Paul, Rom. VIII. 15."

"Abbé, avant la Révolution Française, signifiait toute personne qui s'adonnait à la théologie, ou qui avait suivi un cours de théologie, dans l'espérance que le roi leur accorderait une véritable abbaye, c'est-à-dire, une partie des revenus d'un monastère. Ils étaient si nombreux, dans les rangs de la société, qu'ils formaient une classe distincte, se voyaient partout, de la cour au café. Toutes les familles riches avaient leur abbé, qui était un ami intime, un conseiller spirituel et non rarement (not seldom) le galant de la dame du logis."

MM. les éditeurs cessent pu retrancher une partie de ce paragraphe, sans nuire à leur livre, et l'exactitude de l'histoire eût été mieux conservée. [Nous ferons d'autres citations]

Nous nous réjouissons d'apprendre que plusieurs paroisses viennent de sortir de leur inaction, et qu'elles se forment en associations pour la colonisation. Ces associations devront servir puissamment à la direction et à l'instruction de l'émigration; elles serviront à lui donner une étendue plus considérable et une utilité plus grande pour les paroisses qui les composeront. Il n'y a plus maintenant qu'à continuer. L'exemple de l'année 1848 servira pour l'année prochaine, qui, nous l'espérons, verra la grande œuvre de la colonisation prendre tout l'accroissement désirable, grâce à l'activité des différentes associations qui seront formées dans les campagnes et les villes.

"Un canadien de l'Outouais" dans sa seconde lettre, ne s'est pas encore conformé à ce que nous lui disions il y a quelques jours. Nous lui répétons donc que, s'il est à Montréal, il veuille bien passer par notre bureau; dans le cas contraire, nous lui demandons des explications satisfaisantes sur son identité.

Monsieur "B." voudra bien nous excuser de ne pas publier sa correspondance. Si elle n'eût pas été personnelle et n'eût traité du même sujet qu'abstraitement parlant, nous n'enussions pas été forcé à sa non-publication. Mais vu le contraire, et vu d'ailleurs qu'elle est plus propre à produire du mal que du bien, nous nous voyons obligé de lui refuser la publicité.

A une assemblée des membres de la tempérance totale de la paroisse de St. Grégoire-le-Grand, convoquée par nous, curé sousigné, et tenue sous notre présidence, en la salle publique du presbytère, ce jour vingt-troisième de juillet mil-huit-cent-quarante-huit, à la fin d'organiser en société régulière

les membres de la tempérance totale de la dite paroisse, déjà au nombre de mille soixante et quinze, et d'élire un vice-président et un secrétaire (le curé se trouvant de fait le président de toute société de tempérance dans sa paroisse) les deux personnes suivantes ont été élues unanimement, savoir: l'abbé Lesage N. P. a été élu vice-président et Narcisse Longin secrétaire; lesquels acceptant leur nomination respective, ont signé avec nous le présent rapport.

N. LONGIN. E. CHARTIER, Prêtre. F. LESAGE, N. P. St. Grégoire le Grand 30 juillet 1848.

EDUCATION.

M. l'Éditeur.

Mardi, le premier du courant, dans la paroisse de St. Martin, a eu lieu, en présence d'un grand nombre de spectateurs, l'examen des élèves de l'école modèle, tenue par M. Filatrault.

Les élèves de cette école ont répondu d'une manière satisfaisante aux questions qui leur ont été faites, sur la géographie, sur l'arithmétique, la grammaire française, l'histoire sainte, l'histoire de France et l'histoire naturelle. Ils ont fait des règles des plus compliquées avec une promptitude et une facilité surprenantes. Quelques-uns ont aussi paru très-avantagés sur les éléments et la syntaxe latine. En un mot tous ont répondu de manière à faire voir que leur maître s'est donné beaucoup de peine et de fatigues pour enseigner à ses élèves les diverses branches d'éducation sur lesquelles ils ont paru.

L'examen a été suivi de la distribution des prix et immédiatement après, M. le curé du lieu a adressé un discours bien propre à la circonstance, tout en félicitant le maître et les élèves.

UX SPECTATEUR.

St. Martin, 5 août 1848.

Tableau approximatif de la population du Bas-Canada pour l'année 1848.

Cette population était en 1825 de 423,680 ames Do Do 1831 " 511,919 " Do Do 1844 " 690,782 "

La population ayant augmenté depuis 1825 à 1831 de 88, 939 habitants, en suivant cette population elle doublerait dans l'espace de 28 à 29 ans. Depuis 1831 à 1844, espace de 13 années, la population n'a augmenté que de 178,864 ames, ce qui, d'après cette nouvelle proportion, ne doublerait la population que dans l'espace de 37 à 38 ans. L'invasion des épidémies de 1832 et 1834, les troubles de 1837 et 1838 accompagnés de l'émigration au dehors, et de la diminution de celle venant de l'étranger, peuvent expliquer ce ralentissement dans l'augmentation progressive de la population du pays.

Si l'accroissement de la population eût continué dans la proportion qui a eu lieu entre 1825 et 1831, le chiffre aurait été de 742,920 en 1844, tandis que le recensement fait à cet époque ne le porte qu'à 690,782, c'est-à-dire 52,140 au-dessous, la proportion continuant la même, la population serait aujourd'hui de 813,997.

D'un autre côté le chiffre de la population basé d'abord sur les recensements de 1825 à 1831, et continué jusqu'à ce jour sur l'augmentation de 1831 à 1844, ne donnerait que 745, 814.

Si les choses étaient maintenant à peu près ce qu'elles étaient avant le choléra et les troubles, en calculant pour les quatre dernières années sur la base de l'accroissement de 1825 à 1831, on aurait une augmentation de 95,911, ou un total pour 1848 de 786,693; mais comme il est très probable que le recensement de 1825 se trouve au dessous du chiffre réel, plus peut-être qu'aucun de ceux qui ont été faits depuis le moyen pour les quatre dernières années, entre les recensements de 1825 à 1831 et de 1831 à 1844, ce qui donnera une augmentation de 75,522 ames, ou une population pour l'année 1848 de 766,304.

Recapitulation. D'après le recensement de 1825 à 1831 et l'accroissement continué pour les quatre dernières années, sur la base de l'augmentation de 1831 à 1844... 745,814. Suivant les recensements de 1825 à 1831 et l'accroissement continué pour les quatre dernières années sur la proportion de 1825 à 1831... 786,693. Suivant les recensements de 1825 à 1831 et continué pour les quatre dernières années, en prenant un terme moyen entre l'accroissement de 1825 à 1831 et celui de 1831 à 1844... 766,304.

Le chiffre de la population une fois établi, il serait très facile de calculer l'accroissement de chaque comté en particulier, puisque cet accroissement de 75,522, basé sur la dernière supposition, est au total de la population, d'après le recensement de 1844, comme un est à 9 1-7, plus quelques fractions; mais comme cet accroissement dans tous les comtés n'est pas le même, il est nécessaire d'établir une proportion approximative que l'on ne peut malheureusement baser que d'une manière empirique, d'après les connaissances plus ou moins exactes que l'on a pu se procurer sur la situation des différentes localités.

Sans entrer au long dans l'explication des causes qui ont rapidement augmenté la population dans quelques comtés, tandis que dans d'autres elle n'a fait que de bien faibles progrès, je me bornerai à signaler les suivantes, comme étant au nombre des principales qui peuvent rendre compte de l'inégalité de l'accroissement dans les différentes localités du pays, et à classer en conséquence ces localités suivant la catégorie à laquelle elles ne semblent devoir appartenir, c'est-à-savoir:

1er. Toutes ces localités nouvellement établies, où se trouvent des terres fertiles, à des conditions avantageuses, et où les communications sont faciles, offrant par là de grands avantages à l'émigration venant du dehors, aussi bien qu'à celle qui laisse les parties du pays surchargées de population pour chercher au loin des terres à bon marché et propres à faire des établissements sur une échelle étendue. L'Outava et le Saguenay étant susceptibles, plus qu'aucun autre partie du pays, d'un accroissement très rapide, seront classés dans cette catégorie; et en supposant que l'augmentation de la population dans les quatre dernières années se soit montrée à 5-12 dans ces deux comtés, elle se doublerait dans cette proportion tous les 9 à 10 ans.

2ème. Tous ces comtés qui ne sont pas entièrement en culture et qui offrent encore des avantages considérables aux nouveaux colons, ayant en outre des centres particuliers où l'industrie et le commerce attirent la population. Ici l'augmentation est encore considérable, mais ne peut être sous au-